



**HAL**  
open science

## Le parler noir américain : essai de description et hypothèses

Jean-Philippe Watbled

► **To cite this version:**

Jean-Philippe Watbled. Le parler noir américain : essai de description et hypothèses. Travaux du CLAIX / Travaux du Cercle linguistique d'Aix-en-Provence, 1994, 11, pp.125-152. hal-03167333

**HAL Id: hal-03167333**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03167333>**

Submitted on 12 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LE PARLER NOIR AMERICAIN : ESSAI DE DESCRIPTION ET HYPOTHESES

### 1. Introduction

Le but de ce travail est de fournir une description partielle de la grammaire d'une variété d'anglais des Etats-Unis : le parler noir américain. Ce parler est communément appelé Black English (nous donnons plus loin une définition du parler ainsi désigné). Nous nous limiterons à quelques aspects de la morphosyntaxe de ce dialecte, en excluant les problèmes phonologiques, qui méritent une étude spécifique approfondie. Nous serons toutefois contraints d'entrer dans des considérations d'ordre phonologique, lorsque le module phonologique entre en interaction avec la syntaxe. La présente étude est centrée sur les principaux problèmes liés au verbe, à sa morphologie, aux différents emplois de la copule, et à ce qu'il convient d'appeler les séquences verbales<sup>1</sup> (les auxiliaires étant considérés comme une sous-classe sémantique des verbes). L'un de nos principaux objectifs est de montrer la spécificité du Black English, et aussi le degré très élevé de variabilité que l'on peut observer dans sa morphologie et sa syntaxe, très souvent au sein d'un même idiolecte. Cette spécificité et cette variabilité nous ont amené à rejeter une méthode de travail qui reposerait sur la possibilité d'une grammaire pandialectale de l'anglais des Etats-Unis. Les conséquences d'une approche pandialectale sont en effet toujours les mêmes : on est amené à postuler des formes sous-jacentes qui sont très proches des structures apparentes que l'on rencontre en anglais standard, et on «dérive» les structures apparentes du Black English par une série de règles (génératives ou non). Cette approche accrédite à tort l'idée que le Black English, comme les autres parlers non-standard, ne serait qu'une distorsion des structures de l'anglais standard. En bref, nous avons préféré l'approche polydialectale à l'approche pandialectale. Dans notre esprit, il importe de distinguer le problème de la mise en relation de différentes variétés d'une même langue, et la description de l'une de ces variétés, en ne négligeant rien des propriétés spécifiques de la variété en question, et en se

---

<sup>1</sup> Nous appelons ainsi les séquences (modal) + (have) + (be) + prédicat, comme dans HE MUST HAVE BEEN DRINKING.

gardant de considérer que ces propriétés ne sont que des phénomènes superficiels.

## 2. Le Black English

Le terme de Black English désigne généralement les variétés d'anglais non-standard parlées par les Noirs des classes sociales défavorisées aux Etats-Unis. Avant de poursuivre, il est indispensable de préciser, même si cela va normalement de soi, que cette vision de la situation linguistique n'a aucune connotation raciale (et encore moins raciste !), comme le souligne le sociolinguiste Trudgill (1974 : 58) :

People do not speak as they do *because* they are white or black. What does happen is that speakers acquire the linguistic characteristics of those they live in contact with. Members of the two American ethnic groups we have been discussing learn the linguistic varieties associated with them in exactly the same way that social-class dialects are acquired, and in those unusual cases where whites live amongst blacks, or vice-versa, the pattern acquired is that of the locally predominant.

This means -and it may perhaps *still* be necessary to emphasize this- that there is no racial or physiological basis of any kind for linguistic differences of this type.

On a tendance de nos jours à faire référence, à l'aide de l'expression «Black English», aux parlers des Noirs des ghettos urbains, principalement du nord des Etats-Unis. Inversement, par extension, certains entendent par Black English toutes les variétés d'anglais parlées par les Noirs des Etats-Unis, et même des autres continents : dans cette acception, le terme «Black English» inclut par exemple l'anglais de la Jamaïque, celui des Jamaïcains vivant en Grande-Bretagne, et tous les créoles ou pidgins à base anglaise parlés par des populations noires. Nous étudions dans cet article quelques aspects linguistiques des variétés non-standard parlées par les Noirs américains des Etats-Unis, à l'exclusion des créoles et du Gullah. Comme l'écrit Trudgill (1974 : 66), il faut ajouter que le Black English n'est pas parlé exclusivement par les Noirs : néanmoins, comme nous le verrons, cette désignation est justifiée, étant donnée l'importance du paramètre ethnique, et n'exclut pas la variation régionale, bien évidemment; pour comprendre cette variation, quelques rappels historiques ne sont peut-être pas inutiles.

Le début du XX<sup>ème</sup> siècle connaît une migration massive des noirs vers le nord des Etats-Unis. A partir de 1880 en fait, la proportion de la population noire décroît dans le sud, alors qu'elle ne cessera pas d'augmenter dans le nord et l'ouest. La première guerre mondiale favorise l'exode. Ainsi, entre 1910 et 1920, quatre villes connaissent une augmentation considérable de la population noire : New York, Chicago, Detroit, et

Philadelphie. La conséquence de la migration est que la population noire est devenue plus urbaine que rurale. Du point de vue historique, c'est évidemment dans le sud (dans le «Deep South») qu'il faut chercher les sources de ce qu'on appelle le Black English. Pour ce qui est des relations entre démographie et linguistique, citons Holm (1989 : 502) :

[...] the decreasing migration of blacks to the North as well as the West Coast during the twentieth century is reflected in the decreasing proportion of blacks in the South : 85 % of the national total in 1920, 77 % in 1940, and 60 % in 1960. The restricted social environment of blacks in the ghettos of northern cities fostered the continuation of features brought from the South, but this speech took on a distinctively urban character. Upwardly mobile speakers of Black English have adopted more Northern and West Coast linguistic features, especially for use in the larger community, so that now in the last quarter of the twentieth century there are clear differences between the varieties of Black English spoken in the South and those spoken elsewhere.

La question de la migration des noirs du Deep South vers les grandes villes du nord (notamment) est étroitement liée à la question strictement linguistique de la variation régionale entre locuteurs de Black English. Les différences régionales entre les diverses variétés de Black English sont incontestables. Comme nous l'avons signalé plus haut, certains ont tendance à définir le Black English Vernacular (= BEV) comme le parler des Noirs économiquement défavorisés vivant dans les ghettos urbains, et Schneider (1989 : 5) indique que la plupart des études sociolinguistiques sur le BEV sont conduites dans les grandes villes du nord. Toutefois, le même auteur insiste à juste titre sur le fait que le parler des noirs des ghettos urbains du nord est à l'origine une variété d'anglais américain du sud des Etats-Unis. D'autre part, ce parler, dans le nord, apparaît aux yeux de beaucoup, et à juste titre, comme étant lié au paramètre ethnique, mais il est toutefois évident que nous devons ajouter au paramètre ethnique le paramètre socio-économique. Une fois que l'on a reconnu l'existence de la variété au sein de ce que nous appelons le BEV, une autre question se pose, question liée précisément au paramètre ethnique : est-il légitime de regrouper sous la même appellation (BEV, par exemple) les différentes variétés qui nous intéressent ici ? L'état des recherches dans ce domaine est encore trop peu avancé pour se prononcer de façon scientifique, mais il semble que le paramètre ethnique l'emporte sur le paramètre géographique. On constate par exemple une étonnante similarité entre les variétés de BEV au sein de différentes villes du nord, et, d'une façon plus générale, on est en droit de penser que la variation régionale entre locuteurs noirs est moindre que le même type de variation entre locuteurs blancs. En dépit de l'évidente variation entre locuteurs noirs, en fonction de tous les paramètres classiques de la sociolinguistique, nous postulerons l'existence théorique d'une

variété d'anglais nord-américain appelée Black English Vernacular (BEV), variété qui n'est pas assez différente des autres variétés d'anglais pour qu'on la considère comme une autre langue, comme autre chose que de l'anglais, mais néanmoins assez différente des variétés dites de «prestige» pour qu'on lui reconnaisse une spécificité linguistique, et pour qu'on puisse identifier des traits distinctifs ou simplement marquants.

### 3. Le corpus

Dans cet article, nous nous intéressons tout particulièrement (mais non exclusivement) à un texte, qui est le roman intitulé *The Color Purple*, d'Alice Walker (née en Géorgie en 1944). Les commentaires sur ce texte nous permettront de donner au lecteur une idée relativement précise de la spécificité du BEV, et plus précisément de la variété parlée dans le Deep South. Le roman d'Alice Walker a valu à son auteur le Pulitzer Prize en 1982. Il présente un très grand intérêt pour le linguiste. Ce roman est en fait une série de lettres, dont l'écriture est censée être étalée sur une période de quarante ans. Les lettres du personnage principal, Celie, fille très peu cultivée, sont écrites en BEV, dans un style «naturel». Ce type de corpus présente des avantages et des inconvénients. L'un des avantages est qu'il s'agit d'une véritable mine d'exemples absolument authentiques, car l'auteur connaît à fond le BEV. L'un des inconvénients est qu'il ne s'agit pas d'énoncés spontanés, et il est difficile de mesurer les distorsions qui sont les conséquences inévitables du travail de création littéraire. D'autre part, il est légitime de se méfier de sources écrites. Concernant Alice Walker, on ne peut passer sous silence les remarques de Maynor (1988 : 110) :

Linguists who have carefully examined literary dialect, Constance Weaver (1970) for example, have concluded that writers, including those who are bidialectal themselves, tend to exaggerate certain features. My own very cursory examination of the dialect in Alice Walker's novel *The Color Purple* (1982) in comparison with taped samples of rural Southern black speech supports this conclusion.

Toutefois, nous n'avons pas voulu écarter le texte d'Alice Walker : en effet, il nous semble que si l'auteur grossit le caractère «exotique» du parler qui nous intéresse, ce grossissement n'est pas une défiguration, et il est nettement préférable au défaut inverse, qui est l'édulcoration. Nos études personnelles tendent à confirmer le caractère en tout cas authentique des structures relevées dans le texte des lettres du personnage de Celie. En bref, nous voulons dire que l'on peut s'y fier pour une approche générale du BEV, mais qu'il faudrait prendre des précautions particulières pour une étude plus fine du parler en question. Précisons que pour nous, l'essentiel est que le texte ne contient pas d'erreurs structurelles, étant donné que

l'auteur maîtrise totalement et naturellement le Black English du Deep South.

### 4. Aperçu de la spécificité du Black English

Avant d'entrer dans les détails, nous donnons ici un rapide aperçu des différences entre le BEV et l'anglais standard, en nous appuyant sur quelques exemples empruntés au roman d'Alice Walker.

La négation multiple est pratiquement générale en BEV :

He don't say nothing. (p. 4)  
 He act like he can't stand me no more. (p. 5)  
 I don't have nothing. (p. 5)  
 But she ain't no stranger to hard work. (p. 9)

Certaines phrases montrent bien qu'il s'agit de négation multiple (non limitée à la double négation) :

His mama died in his arms and he don't want to hear nothing bout no new one. (p. 13)

On ne trouve que de rares contre-exemples dans le texte d'Alice Walker :

She ain't smart either [...] (p. 10)

La négation multiple en Black English est non une innovation, mais un archaïsme. Elle était autrefois la norme :

I haue one heart, one bosome, and one truth,  
 And that no woman has, nor neuer none  
 Shall mistris be of it, saue I alone. (Shakespeare, *Twelfth Night*)

De nombreux indices grammaticaux n'apparaissent que de façon variable. Le génitif, par exemple, est plus souvent représenté par Ø que par 'S. On observera que dans le premier des exemples ci-dessous, on a affaire à une structure elliptique, ce qui rend sans doute obligatoire l'actualisation du génitif, étant donnée l'ambiguïté structurelle qui résulterait de son absence :

[...] Whose is it? I say God's. (p. 4)  
 With God help. (p.5)  
 Mr\_\_ finally come right out and ast for Nettie hand in marriage. (p. 8)  
 She Ø grinning with her foot up on somebody motorcar. (p. 8)  
 And a pair of our new mammy high heel shoes. (p. 9)

Le double comparatif n'est pas rare :

She Ø bout ten thousand times more prettier then [sic] me. (p. 8)

Cet exemple est précédé d'un comparatif non double, mais analytique (MORE PRETTY), alors que l'anglais standard exige pour ce type d'adjectif la forme fléchie (PRETTIER) :

She Ø more pretty then my mama. (p. 8)

Nous analysons ci-dessous quelques exemples intéressants, dans la mesure où ils donnent une bonne idée des différences :

They hair ain't comb. (p. 19)

Dans cette phrase, on constate que la forme du possessif 3pl est non pas THEIR, comme en anglais standard, mais THEY. La contraction de IS et de la négation NOT donne régulièrement AIN'T. Enfin, l'indice<sup>2</sup> de participe II<sup>3</sup> (+ED en anglais standard) est ici Ø (COMB au lieu de COMBED).

It Ø like he Ø looking at the earth. (p. 20)

Cette phrase illustre l'emploi très fréquent de la copule Ø, même lorsque la copule est l'auxiliaire de ce que les grammaires traditionnelles appellent la forme progressive.

Anyhow, they don't love me neither, no matter how good I is. (p. 29)

Cet exemple illustre plusieurs propriétés. Tout d'abord, la négation multiple (voir plus haut); ensuite, un accord non-standard : on note ici l'emploi de IS au lieu de AM avec comme sujet la particule référentielle<sup>4</sup> de 1sg.

Where yall gon stay? (p.29)

Dans cet énoncé, YALL est une réduction de YOU ALL (standard : YOU); GON (pour la séquence ARE GOING TO en anglais standard) est devenu un véritable auxiliaire du futur, réanalysé comme un seul mot.

Young womens Ø no good these days, he say. (p. 30)

<sup>2</sup> Nous faisons la distinction entre une catégorie grammaticale, telle que le prétérît, et sa manifestation morphologique, que nous appelons indice. Les indices réguliers (et non-nuls) en anglais sont des suffixes.

<sup>3</sup> Nous appelons ici participe II ce que les anglicistes appellent en général participe passé. L'expression participe II, empruntée aux germanistes, nous paraît meilleure.

<sup>4</sup> Nous appelons particule référentielle ce que la tradition appelle pronom personnel.

Comme le double comparatif pour les adjectifs, le double pluriel des noms irréguliers est fréquent (WOMENS au lieu de WOMEN). On ajoute l'indice flexionnel régulier à ce qui est déjà une forme de pluriel irrégulier (par mutation vocalique : WOMAN ⇒ WOMEN)). On observe aussi à nouveau l'emploi de la copule Ø (au lieu de la forme fléchie ARE), et l'absence d'indice de flexion à la forme verbale SAY, interprétable comme un présent ou comme un prétérît.

Us fall on each other neck when she say that. (p. 18)  
Us thought you was dead. (p. 64)

Très souvent, la forme US, normalement réservée à l'accusatif en anglais standard, est aussi une forme de nominatif en Black English. On remarque aussi l'emploi de WAS au lieu de WERE à la 2pl. Plus généralement, les accords sont souvent différents en BEV, et on observe une grande variabilité. Ainsi, la forme de la copule peut être IS alors que le sujet est au pluriel :

But not out front where the two mens is. (p. 9)

Notons ici encore un double pluriel (MENS au lieu de MEN). On trouve le même accord avec la forme IS (au lieu de ARE) dans d'autres passages :

She got my eyes just like they is today. (p. 14)

La phrase ci-dessous comporte des caractéristiques déjà notées (GON comme auxiliaire du futur, copule Ø) :

We gon tell her she Ø crazy too [...]. (p.77)

Très souvent, les auxiliaires sont représentés par une forme phonologiquement nulle :

Harpo Ø been courting the girl a while. (p. 28)

Ici, c'est l'auxiliaire HAVE qui est remplacé par Ø : HAVE est «récupérable», dans la mesure où il régit le participe II du verbe suivant de la séquence (BEEN).

Pour terminer ce rapide aperçu, mentionnons le problème des énoncés en BEV qui sont mal décodés par des locuteurs non familiarisés avec ce dialecte. Ainsi, Stewart (1975b : 223) cite l'exemple de la phrase DEY AIN'T LIKE DAT (= THEY AIN'T LIKE THAT). Un locuteur blanc interprétera normalement cet énoncé comme équivalent à THEY AREN'T LIKE THAT en anglais standard ('ils ne sont pas comme ça'), alors qu'en réalité l'énoncé standard équivalent est THEY DIDN'T LIKE THAT ('ils n'ont pas aimé ça'), et la phrase THEY AREN'T LIKE THAT se «traduirait» en BEV soit par DEY

NOT LIKE DAT (avec copule Ø), soit par DEY DON'T BE LIKE DAT. Cet exemple est intéressant à bien des égards : il montre la spécificité du BEV, ainsi que la nécessité de ne pas se laisser abuser par des similitudes structurelles apparentes, qui cachent en fait des différences profondes, et peuvent être la source de malentendus entre locuteurs de dialectes différents.

### 5. La question de l'origine créole

Valdman (1978 : 11) donne la définition suivante du créole :

Dans son acception linguistique, le terme créole a vite pris le sens de langue européenne corrompue employée par les Noirs ou les Blancs «créoles» dans leurs rapports avec les Noirs. Il est important de noter que dans le contexte des colonies américaines (Antilles incluses) cette variété de langue était considérée comme un idiome assurant tous les besoins communicatifs et expressifs de ses locuteurs et non pas limité à certains emplois transitoires.

Holm (1988) définit quant à lui les créoles en relation avec les pidgins. Il faut donc d'abord connaître la définition du pidgin (p. 4-5) :

A *pidgin* is a reduced language that results from extended contact between groups of people with no language in common [...].

C'est seulement ensuite que l'on peut définir le créole (p. 6) :

A creole has a jargon or pidgin in its ancestry; it is spoken natively by an entire speech community, often one whose ancestors were displaced geographically so that their ties with their original language and sociocultural identity were partly broken. Such social conditions were often the result of slavery.

Dans cette logique, la créolisation est en fait un processus opposé à la «pidginisation» (p. 7) :

This process of *creolization* or *nativization* (in which a pidgin acquires native speakers) is still not completely understood, but it is thought to be the opposite of pidginization : a process of expansion rather than reduction (although a pidgin can be expanded without being nativized).

Il importe, avant d'examiner l'hypothèse de l'origine créole du BEV, de mettre l'accent sur la distinction entre deux questions souvent confondues à tort : (i) la question de l'origine créole ou non du BEV; (ii) la question du rôle des éventuelles langues de substrat dans la genèse d'un créole. Il suffit parfois d'avancer l'hypothèse de l'origine créole du BEV pour se voir accuser d'exagérer l'influence du substrat (africain ou autre). En fait, on peut considérer, sans incohérence, que le BEV est à l'origine un créole, ou

une forme de créole, sans pour autant adhérer à la position substratiste. Par ailleurs, le rôle d'un éventuel substrat ne peut non plus être nié *a priori* lorsque l'on avance l'hypothèse d'une origine créole pour un parler donné. Tout est affaire de degré : il ne s'agit pas d'être «substratiste» ou «antisubstratiste», mais de pouvoir déterminer dans quelle mesure il existe un substrat, et quelles traces il laisse dans le système (en outre, reconnaître un substrat ne revient pas non plus à nier l'existence d'une évolution autonome, interne, du système, évolution indépendante de la langue de substrat). Un exemple particulièrement clair est celui du tok pisin, qui est un pidgin à base anglaise parlé dans le Pacifique, et qui est en voie de créolisation. La langue de substrat pour le tok pisin est le tolai :

The lexicon of Tok Pisin today is ten per cent Tolai and four per cent German in origin; and much of the grammatical structure of Tok Pisin is closely related to Tolai (see Mosel 1981), and presumably derived from it. (Foley 1986 : 36)

L'influence du tolai est évidente dans le système syntaxique : le tok pisin, tout comme le tolai, oppose, d'un point de vue formel, les verbes transitifs et les verbes intransitifs. L'indice verbal de la transitivité en tok pisin est le suffixe +IM, alors que celui de l'intransitivité, non-marquée, est Ø. On opposera ainsi WIN ('gagner') et WIN+IM ('battre') (voir Foley [1986 : 38]). Il est évident que le suffixe +IM vient de la forme anglaise d'accusatif HIM :

[...] par sa forme, ce suffixe est un emprunt à l'anglais *him*, mais par sa fonction, il reflète directement une contrainte syntaxique vernaculaire : dans les langues mélanésiennes concernées, les verbes transitifs sont obligatoirement suivis d'un suffixe de transitivité. [...]. Or cette importance du substrat dans les pidgins mélanésien de formation récente est loin d'être un cas unique. (Hagège 1985 : 44)

Cet exemple est particulièrement révélateur, et méritait qu'on s'y attarde quelque peu, même s'il nous amène à des considérations apparemment étrangères à l'étude du BEV. En effet, il montre comment les données de la langue de superstrat (l'anglais) sont réinterprétées, réanalysées, par les locuteurs, en fonction des structures syntaxiques fondamentales de la langue de substrat. Dans ces conditions, on peut ne pas rejeter systématiquement l'idée d'un substrat, à condition de bien vouloir reconnaître qu'il ne s'agit pas de transfert direct et automatique, de «copie», mais de processus très subtils de recreation.

Ajoutons que les débats sur le rôle d'un éventuel substrat dans la genèse d'un parler n'ont de sens que dans le cadre d'une théorie donnée. Ainsi, l'auteur du présent travail est partisan d'une théorie de type lexico-discursif, i.e. d'une théorie dans laquelle lexicale et grammaire sont inséparables. Dans ce cadre, nous défendons ici l'idée que la syntaxe est contenue, en

partie, dans le lexique, qu'elle s'y trouve pour ainsi dire en germe. Ainsi, en anglais, le verbe GIVE admet deux constructions :

GIVE + SOMETHING + TO SOMEONE  
GIVE + SOMEONE + SOMETHING

La deuxième construction est ditransitive. Les deux constructions sont des propriétés lexicales du verbe GIVE. Ces propriétés syntaxiques doivent être spécifiées dans l'entrée lexicale de GIVE (même si on est en droit de penser que les propriétés en question peuvent être prédites à partir du sémantisme du verbe<sup>5</sup>). C'est en ce sens que la syntaxe est en germe dans le lexique, et que le prédicat est le terme constructeur de la proposition. On peut imaginer le type de processus suivant dans le développement des créoles, dans le cas où une langue de substrat joue un rôle grammatical : une notion N exprimée dans la langue de substrat par un verbe V est exprimée dans la langue de superstrat par un verbe V'; cependant, le verbe V de la langue de substrat impose une construction C, alors que le verbe V' de la langue de superstrat impose normalement une construction C'. Dans le créole, le verbe V' aura la construction C de la langue de substrat. Ce type de schéma est parfaitement vraisemblable. Loin de nous l'idée que tous les créoles connaissent massivement ce type de réanalyse : nous avançons simplement, et prudemment, l'idée que de tels processus ont pu se produire, avec un dosage variable, dans certains créoles ou pidgins. En outre, après tout, nul n'a jamais nié le rôle des langues de substrat dans le domaine phonologique : il est clair qu'il existe des cas où le système phonologique de la langue de superstrat est initialement réanalysé et restructuré en fonction de la nature du système de la langue ou des langues de substrat, et on ne voit pas pourquoi ce qui est observable et incontestable en phonologie serait rigoureusement impossible ou invraisemblable en syntaxe<sup>6</sup>. Comme pour les autres questions d'ordre historique, il est certain que la prudence s'impose, et que l'hypothèse du substrat pour telle ou telle structure ne doit être envisagée que si aucune autre hypothèse plus économique ne s'impose. Très souvent, par exemple, ce que l'on attribue un peu hâtivement à une langue de substrat (que l'on a d'ailleurs bien de la peine à identifier dans le cas des créoles américains à base anglaise) trouve en réalité sa source dans une variété régionale d'anglais britannique : le BEV a certainement conservé des formes dialectales archaïques (voir Holm [1988 : 104] et surtout Harrison [1975 : 173-4], dont le texte date de 1884). Il se peut aussi que certains de ces archaïsmes aient été réinterprétés, ou

<sup>5</sup> En réalité, il n'y a pas de relation automatique entre le sémantisme (notion de don, de transfert) et la double construction de GIVE. On peut se borner à observer que cette double construction est la plus attendue avec les verbes de «don».

<sup>6</sup> Dans les débats sur le rôle des langues de substrat, force est de constater que, malheureusement, la phonologie est souvent gravement négligée.

même simplement exploités sans réinterprétation, par les locuteurs, en fonction de la structure de leur langue d'origine. Enfin, on ne peut non plus exclure que certaines identités formelles observables dans les variétés parlées par les Blancs du sud des Etats-Unis et par les Noirs de la même zone géographique masquent en réalité des différences à un niveau d'analyse plus «profond» :

It may also be the case that superficial identity of form camouflages underlying divergence [...]. (Romaine 1988 : 169-70)

Si nous admettons la possibilité de «camouflages», nous nous garderons toutefois d'adhérer à des vues radicales, telles que celles exprimées par Sutcliffe (1992 : 3) :

[...] the surface configurations of word groups and morphemes from the so-called target language have been re-analysed in such a way that a divergent (African or Afro-American) underlying system is conserved to a large extent at least : the non-European system has been mapped on to the English or French sequences.

Cette idée est contredite par les données historiques :

The Africans came from an area where a vast number of indigenous, mostly mutually unintelligible languages were spoken. To avoid slave insurrections, the policy of slaveholders was to separate slaves belonging to the same tribe or speaking the same language. Thus the negroes were practically unable to use their African native languages in America. Viewed from the light of the language contact situation, then, the pressure upon them to learn the new language must have been immense. The English side received constant support, the African none whatsoever. (Schneider 1989:33)

L'idée qu'un système entier, d'origine africaine, soit sous-jacent aux créoles ou au BEV, n'est donc certainement pas étayée par les faits, et l'hypothèse d'une grammaire africaine «relexifiée» nous paraît irréaliste. Bref, en matière de substrat, il est raisonnable selon nous de rejeter tous les extrêmes, mais nous nous rangerons en tout cas dans le camp de ceux qui croient à l'origine créole ou semi-créole du BEV, ce qui ne signifie nullement que le BEV a une grammaire «africaine». Holm (1988 : 9, 1989 : 487-8) est de ceux qui citent le BEV comme un exemple possible de post-créole :

After a number of generations some varieties lose all but a few vestiges of their creole features (those not found in the superstrate) through decreolization, resulting in *post-creole* varieties such as (according to some) American Black English [...].

The vernacular speech of most Black Americans [...] appears to be a post-creole variety that has evolved from an earlier creole used on

southern plantations that has been decreolizing since the end of the eighteenth century.

De nombreux auteurs avancent des arguments en faveur de la thèse créoliste. Dillard (1975 : 95), par exemple, critique sévèrement les «dialectologues» :

This means that a dialect of English exists in the United States which is historically related to Krio and Saramaccan, not Yorkshire and Scottish dialects. Because it reopens the entire issue of language contact within the continental United States [...], this interpretation has been bitterly contested by some historical linguists, especially those who have thought that American English dialects could be traced exclusively in terms of British settlement patterns [...].

Plaidant la même cause, Stewart (1975a : 61) énonce une série de propriétés du BEV négligées selon lui par les linguistes et plus spécialement par les dialectologues :

What about the neutralization of final /m/ and /n/, with the result often realized merely as nasalization of the preceding vowel ? And what about the special kinds of syllable dynamics, as well as unique uses of extra-high pitch, over-loudness, falsetto, breathiness, creaky voice, and quaver ? None of these features are mentioned by the dialectologists, nor is any specific attempt made in the usual *Dialect Atlas* questionnaires to test for the existence of even the straight phonological ones. Yet these phonological and paralinguistic features seem to be markers of Negro social dialect. In addition, there are a number of syntactic constructions which also seem to have a suspicious ethnic distribution. Among them are the so-called zero copula (e.g. *he a farmer* 'he is a farmer'), possession indicated without a possessive morpheme (e.g. *the lady hat* 'the lady hat'), and the use of the verb *be* as a time extension auxiliary (e.g. *he be busy* 'he is habitually busy' in contrast to *he busy* 'he is momentarily busy').

Le processus de décréolisation peut s'expliquer par les changements socio-économiques et par l'histoire en général. Après la Guerre de Sécession, l'abolition de l'esclavage, ainsi que l'effondrement du système des plantations et l'acculturation des noirs ont certainement accéléré un processus (qui avait commencé avant). Holm (1989:488) admet que l'on puisse considérer que le BEV n'a jamais été davantage qu'un semi-créole :

However, there is the possibility that contact with other varieties of English [...] may have sufficiently altered the Black English brought there to obscure its original identity as a creole or post-creole variety, leaving open the possibility that Black English in North America was never more than a semi-creole.

Il est à noter que dans l'esprit des chercheurs anglo-saxons, l'hypothèse de l'origine créole ou semi-créole implique fréquemment, si elle est

retenue, l'hypothèse substratiste. Ceci ressort clairement de ce qu'écrit Holm (p. 498), qui est de ce point de vue représentatif :

The theory that Black English evolved from regional varieties of British English with little or no influence from African languages via a creole has been largely rejected [...].

En tout cas, bien des chercheurs sont de nos jours convaincus d'une origine créole ou semi-créole du BEV, qui serait un parler décréolisé :

Considerable evidence has emerged over the past two decades which supports the theory that Black English in the United States is an example of a creole English which is in the last stages of decreolization. (Romaine 1988 : 159)

Trudgill (1974 : 76) exprime un point de vue mesuré auquel nous adhérons pleinement. La citation ci-dessous résume bien selon nous ce qu'il convient de considérer, dans l'état actuel de la recherche, comme l'hypothèse la plus réaliste :

My own view is that, even if many of the features of BEV can be found in various white dialects, BEV itself functions today as a separate ethnic-group variety which identifies its speakers as being black rather than white. Many of the features of BEV must be ascribed to the fact that the first Negroes in the United States spoke some kind of English creole - the resemblance between BEV and West Indian creoles are at some points too striking to ignore. This, however, does not necessarily indicate that other features of BEV may not be traceable directly to British dialects. In some cases, for instance, archaisms lost in white speech may be preserved in BEV. In other cases, the controversy about the origins of BEV may be rather meaningless. Verb forms like *he love*, *she do* can probably be explained as the result of creole background and British dialect influence, the one reinforcing the other. And it is worth remembering, too, that English creoles themselves are historically also derived partly from British dialects.

La compatibilité entre l'hypothèse dialectologiste et l'hypothèse créoliste est aussi une idée défendue par Schneider (1989 : 27) :

British dialectal influence and a previous creole stage do not exclude each other; it is even likely, and seems reasonable to assume, that both sides worked together in shaping modern Black English (Mufwene 1985). The question should not be which of the two positions is wrong or right but rather how great was either source of influence at any particular point of history of the dialect.

Nous ne pouvons que souscrire à ce point de vue modéré, également éloigné des positions radicales des dialectologues et des inconditionnels du créolisme ou du substratisme.

## 6. La morphologie verbale

Nous allons à présent aborder l'étude de quelques aspects de la grammaire du BEV, en commençant par la flexion verbale. Examinons l'exemple suivant, extrait du roman d'Alice Walker :

Last week after little Lucious come I heard them fussing. (p. 3)

La forme intéressante est évidemment ici COME. En effet, le prétérit standard du verbe COME est CAME. On peut se demander si on a affaire à une forme de prétérit du BEV qui serait COME, i.e. homophone de l'infinitif et du présent COME. Si tel était le cas, il y aurait syncrétisme en BEV, alors que les formes d'infinitif/présent et de prétérit sont distinctes en anglais standard (COME/CAME). La présence du prétérit HEARD, distinct de l'infinitif/présent HEAR, comme en anglais standard, semble conforter cette thèse. On peut en tout cas écarter ici l'hypothèse d'un présent historique, dans la mesure où HEARD ne peut être qu'un prétérit (on imagine mal un présent historique être suivi immédiatement d'un prétérit, dans la même phrase). Une autre hypothèse, plus complexe, doit toutefois être envisagée : le prétérit de COME pourrait fort bien être de façon variable soit COMED, soit COME. Si cette hypothèse est fondée (et nous pensons qu'elle l'est), nous devons considérer COME comme un verbe régulier en BEV malgré l'existence d'une forme COME pour le prétérit : en effet, comme nous le verrons plus loin, la présence de l'indice régulier +ED n'est que facultative en BEV. L'absence du /d/ est par ailleurs en accord avec la tendance du BEV à la simplification des groupes consonantiques, et plus spécialement en finale de mot (COMED ⇒ COME). Harrison (1975 : 165), dont le texte date en fait de 1884, donne d'ailleurs comme prétérit de COME en BEV les formes COME et COMED, mais il ne donne pas la forme standard CAME.

Un peu plus bas, on lit dans le roman d'Alice Walker :

Finally he leave her alone. (p. 3)

Nous sommes toujours dans le même motif narratif, et pourtant il est clair que le personnage vient d'utiliser une forme de présent, à valeur de présent historique. Malgré cette valeur, on constate l'absence de +S, l'indice de la 3sg. Cette absence est tout à fait caractéristique du parler étudié. La forme LEAVE ne saurait être interprétée comme un prétérit, car la narratrice (le personnage principal du roman) utilise la forme standard LEFT comme prétérit de LEAVE. D'une manière générale, le personnage possède des formes de prétérit irrégulières standard :

She went to visit her sister doctor [...]. Left me to see after the others.  
(p.3)

Les formes WENT et LEFT sont les formes standard. Par ailleurs, certaines phrases du texte laissent penser que quelques verbes irréguliers en anglais standard sont réguliers en BEV. C'est le cas de KNOW dont le prétérit est KNOWED au lieu de KNEW :

I seen my baby. I knowed it was her. (p. 14)

Ceci est en accord avec notre hypothèse selon laquelle le prétérit de COME est soit COME, soit COMED.

D'une phrase à l'autre, l'alternance entre présent historique et prétérit n'est pas rare. Toutefois, une lecture attentive du roman révèle que le présent historique est d'une fréquence nettement supérieure. Il n'est pas toujours facile de savoir si on a affaire à un présent historique ou à un prétérit, étant donné le caractère facultatif des indices de flexion verbale, qui peut annuler toute différence entre présent et prétérit. L'exemple suivant illustre ce point :

My mama dead. She die screaming and cussing. She scream at me.  
(p. 4)

Dans ce contexte ('maman [est] morte'), les formes DIE et SCREAM s'interprètent plutôt comme des formes de prétérit, mais la prudence s'impose. La forme KNOCK dans la phrase suivante ne peut être qu'un participe II, dans un tel contexte syntaxique :

[...] you could have knock me over with a feather. (p. 4)

Il est clair que l'indice +ED du participe II est absent (en anglais standard on aurait YOU COULD HAVE KNOCKED...). Nous postulons dans un tel cas que la catégorie grammaticale (participe II) existe, et qu'elle est associée à la forme verbale, mais qu'elle n'est manifestée par aucun indice. Le BEV connaît des formes avec l'indice +ED (pour le prétérit ou le participe II des verbes réguliers), et la présence de cet indice est variable, comme nous l'avons dit plus haut :

He beat me today cause he say I winked at a boy in church. (p. 7)  
His wife died. (p. 6)

Pour le verbe KILL, l'indice en question a même une forme irrégulière, avec l'alternant /t/ au lieu de /d/ :

She was kilt by her boyfriend coming home from church. (p. 6)

Dans les exemples suivants, on peut se demander si l'auxiliaire (apparemment) figé DONE, qui est une forme concurrente du parfait avec HAVE en BEV, régit l'infinitif ou le participe II :

[...] I sure hope you done change your mind. (p. 9)  
And the Lord he done whip me little bit too. (p. 38)

Il y a tout lieu de penser que CHANGE et WHIP sont ici des participes II, sans l'indice +ED. On rencontre en effet par ailleurs des séquences DONE + V+ED, ce qui montre qu'il y a variation :

And God done fixed her. (p. 10)  
He say, Miss Celie, I done learned a few things. (p. 62)

Si l'on accepte de se fier au texte, et si l'on veut bien admettre l'idée qu'Alice Walker exprime dans ce texte, comme les locuteurs réels dans leurs discours, la variation, il est préférable de considérer que l'on a affaire à une règle morphologique d'application variable. La variété de BEV transcrite par Alice Walker dans son roman connaît de toute évidence des oppositions grammaticales entre présent et prétérit, par exemple :

Feel like I felt when Nettie left. (p. 66)

Dans la même phrase, on rencontre un présent (FEEL) et un prétérit (FELT). Les verbes irréguliers sont la preuve absolue que le BEV connaît cette opposition. A partir de là, tout nous autorise à penser que l'absence de l'indice +ED dans une forme verbale donnée, que ce soit pour le prétérit ou pour le participe II, n'implique en aucune façon l'absence des catégories prétérit ou participe II pour la forme en question. Ainsi, dans l'exemple ci-dessous, HAPPEN est certainement un prétérit :

First time it happen, it was a accident. (p. 68)

En effet, on imagine mal un présent HAPPEN suivi de ce qui ne peut être qu'un prétérit (WAS). En outre, la confrontation de passages différents révèle bien la variabilité de la présence de l'indice régulier du prétérit (+ED) :

His mama died in his arms [...]. (p. 13)  
My mama dead. She die screaming and cussing. She scream at me.  
(p. 4)

Il existe des verbes irréguliers dont la morphologie n'est pas standard (elle est d'ailleurs souvent identique à la morphologie de variétés régionales d'anglais britannique ou américain) :

He seen Nettie in church [...]. (p. 6)  
I seen my baby. I knowed it was her. (p. 14)

Dans ces contextes, la forme SEEN est nécessairement un prétérit (anglais standard : SAW; en anglais standard SEEN est exclusivement le

participe II du verbe SEE). Dans d'autres contextes, la même forme SEEN est un participe II :

[...] I bet you never seen it, have you ? (p. 69)

Le «tag», i.e. la reprise en queue de phrase avec l'opérateur HAVE, révèle de manière certaine que ce même opérateur est représenté par Ø avant ce qui doit donc être ici nécessairement interprété comme le participe II du verbe SEE (= I BET YOU'VE NEVER SEEN IT...). Notons l'existence de la forme standard de prétérit SAW dans le texte, ce qui confirme la très forte variabilité :

The most beautiful woman I ever saw. (p. 8)

Nous avons noté plus haut la rareté de l'indice +S de 3sg du présent. Les exemples de formes verbales sans cet indice +S à la 3sg du présent fourmillent dans le texte :

He don't say nothing. (p. 4)  
He say she too young. (p. 8)  
Nettie she finally see the light of day, clear. (p. 9)  
She tell lies. (p. 10)  
The sun shine in my eyes. (p. 12)

On constate inversement la présence de cet indice +S à d'autres personnes que la 3sg, et notamment assez fréquemment à la 1sg :

And now I feels sick every time I be the one to cook. (p. 3)  
[...] and I loves every strand of it. (p. 48)

Voici d'autres exemples avec +S, à la 1pl ou 2pl :

She say, oh, we calls her Pauline. (p. 15)  
You feels sorry for me, don't you? (p. 38)

La présence de l'indice +S à la 2pl dans des dialogues prouve que cet indice n'est pas réservé au présent historique.

## 7. Le problème de la copule

Il est clair qu'il existe en BEV deux emplois différents de la copule BE : on a d'une part la copule BE «conjuguée» (AM, IS, ARE etc.), qui, au présent, alterne avec Ø, et d'autre part un emploi de BE «non-conjugué», invariant. Le BE invariant n'alterne pas avec Ø. Il existe une différence

sémantique entre ces deux emplois d'une même copule<sup>7</sup> (nous postulons qu'il s'agit d'une seule copule dans la mesure où il n'existe qu'un seul infinitif qui est BE). La position de Trudgill (1974 : 72) sur la valeur de la copule invariante est la suivante :

[...] invariant *be* is used in BEV only to indicate 'habitual aspect' - it is only used to refer to some event that is repeated and is not continuous.

On opposera donc en BEV, selon Trudgill, les deux énoncés suivants :

He  $\emptyset$  busy right now.  
Sometime he be busy.

Dans le premier de ces énoncés, on a la copule  $\emptyset$  qui alterne avec la forme conjuguée standard IS (HE IS BUSY RIGHT NOW), et dans le second énoncé on a la copule invariante, dont la présence est en harmonie avec l'adverbe SOMETIME (standard SOMETIMES).

La précision «not continuous» apportée par Trudgill fait problème. Elle est en effet en contradiction avec ce qu'écrit Labov (1972), qui précise que la copule invariante indique un comportement «habituel», certes, mais ce terme est à prendre dans le sens soit d'itératif, soit de duratif, selon le contexte sémantique. En outre, Labov, qui étudie les parlars des ghettos urbains, ajoute que cette copule non-fléchie n'est jamais obligatoire, et alterne avec la copule fléchie, ou la copule  $\emptyset$ . L'analyse sémantique de cet emploi de la copule non-fléchie est la même chez Stewart (1975a : 58), qui parle d'emploi itératif ou duratif. Nous pensons pour notre part, après analyse de corpus, que c'est ce dernier point de vue qui est correct.

Trudgill note que la phrase suivante est agrammaticale en BEV :

\* He be my father.

Autrement dit, la copule invariante ne serait pas utilisable dans les énoncés de type générique ou caractérisant. Toujours selon Trudgill (1974 : 71), la copule  $\emptyset$  en BEV n'est possible que dans les contextes où l'anglais standard admet la contraction de la copule :

A further point to bear in mind is that, as other linguists have pointed out, BEV deletes the copula only in those contexts where standard English contracts it - where *is* becomes '*s*' or *are* becomes '*re*'. It is therefore possible to conclude that copula deletion may be a phonological innovation of BEV which continues the older process of deletion, thus : *he is* > *he's* > *he*; *they are* > *they're* > *they*.

<sup>7</sup> Bien qu'il s'agisse selon nous d'une seule et même copule, nous distinguerons dans l'exposé les deux emplois par les expressions «copule invariante» et «copule conjuguée», cette dernière alternant avec ce que nous appellerons la «copule  $\emptyset$ ».

Ceci signifie en clair que la copule  $\emptyset$  ne serait possible que dans les contextes où elle peut alterner avec une forme conjuguée contractée au présent. La copule  $\emptyset$  ne pourrait alors s'interpréter que comme un présent, et au prétérit on aurait nécessairement une forme conjuguée non-nulle :

He was pulling on her arm. (The Color Purple, p.3)

En fait, cette analyse est incorrecte; historiquement, on relève des exemples de copule  $\emptyset$  qui ne peuvent s'interpréter que comme des prétérits. Citons Dillard (1975 : 92), qui critique le point de vue selon lequel la copule  $\emptyset$  résulterait des règles phonologiques d'effacement qui seraient la continuité des règles de contraction, la contraction étant dans cette logique le premier pas vers l'effacement phonologique :

In addition to the immediately obvious objection that all historical change ought to be considered "normal", however, there were other criticisms of the position that the relationship had to be expressible in terms of phonological rules. The "zero copula" (including here, the zero form of the auxiliary comparable to a Standard English *is* in a phrase like *is going*) did not always co-occur with a present-tense (or, in terms of some linguistic descriptions of Standard English, non-past form). There were data like

I stayed in that hollow teeth [sic] until the storm over  
(Rich Amerson, Ethnic Folkways Record P471A)  
He was scared and he holding his mother's hand  
(a Washington, D.C., informant)

One day the ghost trying to scare me. And when the ghost try to  
scare me, he was coming past the house.  
(Turner 1949 : 279, cited as transliterated by Turner)

Besides seeming to be outside the contraction-deletion sphere (since the deletable underlying form would have to be *was* or *were*, not *is*) these sequences agreed strikingly with what is commonplace in West Indian English.

D'autre part, plusieurs exemples du texte d'Alice Walker suggèrent que la copule  $\emptyset$  est possible là où l'anglais standard aurait la forme IS nécessairement non-contractée après une sifflante (finale du mot précédent), ce qui invalide l'hypothèse d'un effacement (purement) phonologique :

Well, this  $\emptyset$  my house. This  $\emptyset$  my land. (p. 50)  
She  $\emptyset$  skinny as a bean, and her face  $\emptyset$  full of eyes. (p. 51)  
This  $\emptyset$  hard to believe [...]. (p. 53)  
But maybe this  $\emptyset$  just a spell. (p. 58)  
But that dress  $\emptyset$  strong. (p. 71)

Toutes ces données nous amènent à préférer l'hypothèse suivante : le paramètre phonologique n'est pas totalement étranger à la distribution des

formes conjuguées et de la copule Ø, mais le phénomène est prioritairement grammatical. En d'autres termes, lorsque les conditions phonologiques prosodiques obligent le locuteur à utiliser une forme fléchie de la copule, par exemple en fin de proposition, comme dans THAT'S WHAT YOU ARE, il est évident que la copule Ø est impossible, même en BEV; certaines conditions phonologiques segmentales favorisent l'emploi de la copule Ø, mais le locuteur peut l'employer même quand aucune contraction n'est possible en anglais (standard ou non), ce qui révèle que l'alternance entre forme non-nulle de la copule fléchie et forme Ø relève de la grammaire, et non strictement de la phonologie. Ce point est important, car il implique l'impossibilité de considérer que le BEV ne différerait des autres variétés que par un accroissement de la tendance à l'affaiblissement phonologique de la copule. Le caractère prioritairement grammatical de l'alternance entre copule conjuguée et copule Ø en BEV confirme l'hypothèse d'une spécificité du BEV, et aussi l'hypothèse d'une origine créole (voir Holm [1988 : 174-182]) :

Dialectologists point out that in some varieties of white English copula absence is grammatical. Creolists, on the other hand, point out that the English Creoles of the Caribbean have invariable copula absence. The creolists' case appears to be strong. The same Mississippi study we discussed above, for example, shows that copula deletion in white southern speech, although it does occur, is hardly of the same order as this phenomenon in black speech. While black children deleted *is* in nearly 28 per cent of cases, white children lacked *is* less than 2 per cent of the time. Similarly, blacks deleted *are* in 77 per cent of cases, while whites showed deletion in only 21 per cent of cases. Advocates of the creole origin of copula deletion in BEV can therefore point to the fact (a) that copula deletion does not occur in British dialects, (b) that copula absence is a feature of English-based creoles spoken by Negroes in the Caribbean and (c) that it is much more common in the speech of American blacks than American whites. (Trudgill 1974 : 71)

Revenons à l'opposition aspectuelle entre copule invariante et copule fléchie ou Ø. Voici des énoncés avec la copule conjuguée ou avec la copule Ø, extraits du roman d'Alice Walker :

I am fourteen years old. (p. 3)  
 She Ø near twenty. (p. 10)  
 She Ø happy, cause he Ø good to her now. (p. 3)  
 My mama Ø dead. (p. 4)  
 She Ø scared. (p. 5)  
 He say she Ø too young, no experience. (p. 8)  
 She Ø more pretty then my mama. (p. 8)  
 And she Ø a good teacher too. (p. 17)  
 She Ø in her room crying. (p. 9)  
 Nettie Ø here with us. (p. 17)

On peut trouver Ø même après IT :

It Ø not nice to speak ill of the dead [...]. (p. 19)

En revanche, la forme sujet I n'est jamais, semble-t-il, suivie de la copule Ø :

I'm sick of her. (p. 19)  
 [...] I stay where I'm told. But I'm alive. (p. 21)

Notons aussi ce type de séquence, où le sujet I est suivi de la forme IS en position «exposée», i.e. dans un contexte syntactico-prosodique qui empêche l'emploi de la copule Ø :

You Ø not old enough to marry.  
 I is, he say. I'm seventeen. She Ø fifteen. (p. 22)

On est en droit de se demander en réalité si la séquence I'M n'est pas ré-analysée comme étant à elle seule une variante de la particule référentielle de 1sg. Si tel était le cas, on aurait de façon parallèle I'M Ø SEVENTEEN et SHE Ø FIFTEEN. La validité de cette analyse semble confirmée par l'énoncé suivant :

I'm is glad, I say. (p. 24)

Voici à présent des énoncés avec la copule invariante, où il est clair que son emploi se justifie par l'aspect itératif :

And now I feels sick every time I be the one to cook. (p. 3)  
 Sometime he still be looking at Nettie [...] (p. 7)

Les exemples suivants illustrent l'emploi de la copule invariante avec aspect duratif :

She Ø so mad tears be flying every which way while she pack. (p. 21)  
 Questions be running back and forth through my mind. (p. 26)  
 His eyes be sad and thoughtful. (p. 27)  
 They just be marching, hand in hand, like going to war. (p. 29)

On relève un emploi sur lequel Alice Walker attire l'attention du lecteur en utilisant les italiques :

Her eyes say Yeah, it *bees* like that sometime. (p. 10)

Cet emploi signifie que le personnage a réinterprété la forme d'infinitif comme une forme de présent, qui accepte par conséquent l'indice +S. Il vaut mieux, étant donnée la très faible fréquence de ce type de forme

fléchie, ne pas en tenir compte dans l'analyse des données. Cette possibilité méritait néanmoins d'être signalée.

L'origine de l'emploi de la copule invariante est peut-être à rechercher en anglo-irlandais; dans ce dialecte, l'auxiliaire DO sert à exprimer l'aspect habituel, itératif. C'est ce qu'indiquent Trudgill & Hannah (1985 : 94). Ainsi, on opposera I AM DRUNK ('je suis ivre maintenant') à I DO BE DRUNK ('je suis habituellement ivre'), ou encore HE IS WRITING ('il écrit maintenant') à HE DOES BE WRITING ('il est habituellement en train d'écrire'). On constate qu'on retrouve le schéma du BEV en «effaçant» le marqueur de l'aspect habituel (DO) : I'M DRUNK, I BE DRUNK, HE (IS) WRITING, HE BE WRITING. On retrouve des traces de DO marqueur de l'aspect habituel dans des créoles (voir Holm [1988:160, 1989 : 445]).

Dans certains cas, on a affaire apparemment à la copule invariante, mais en réalité il faut postuler un effacement du modal WILL (représenté par Ø dans l'exemple ci-dessous) :

By time I git back from the well, the water Ø be warm. (p. 4)

Dans l'exemple suivant, c'est l'effacement du prétérit de WILL (i.e. WOULD, 'D) qu'il faut postuler :

If his granddaddy wasn't the colored uncle of the sheriff who look just like Bub, Bub Ø be lynch by now. (p. 71)

L'opposition entre les deux valeurs de la copule existe aussi lorsque cette copule est suivie d'une forme verbale avec l'indice +ING (indice de la catégorie grammaticale participe I) :

She Ø grinning with her foot up on somebody motorcar. (p. 8)  
 He took it while I was sleeping. (p. 4)  
 He was pulling on her arm. (p. 3)  
 Sometime he still be looking at Nettie. (p. 7)

Certains emplois de la copule invariante sont des exceptions à la généralisation postulée plus haut :

He come home with a girl from round Gray. She be my age but they Ø married. (p. 6)

Dans cet énoncé, l'emploi de la copule invariante ne peut s'expliquer ni par l'aspect itératif ni par l'aspect duratif, car il n'y a aucune itération, et on a une proposition à valeur générique plutôt que l'aspect duratif. Ce qui est troublant est que dans la suite, coordonnée par BUT, on a la copule Ø, dont l'emploi obéit en revanche à la règle de distribution telle qu'elle a été formulée plus haut. Le même discours se poursuit avec la phrase suivante :

He be on her all the time. (p. 6)

Cette fois, il est clair que l'emploi de BE se justifie par l'itération, exprimée par ALL THE TIME. L'emploi suivant du BE invariant est difficile à expliquer :

It be more then [sic] a notion taking care of children ain't yourn. (p. 6)

La contraction de la copule et de la négation donne régulièrement AIN'T, comme dans l'exemple précédent ('des enfants qui ne sont pas les vôtres'), ou comme dans le suivant :

She Ø ugly. He say. But she ain't no stranger to hard work. (p. 9)

On trouve, comme dans un exemple déjà cité que nous répétons, des cas où la copule Ø est suivie de la négation NOT :

It Ø not nice to speak ill of the dead [...]. (p. 19)  
 It Ø not her fault somebody kill her, he say. It not! It not! (p. 28)

## 8. L'auxiliaire DONE

La forme DONE sert à exprimer le «complétif», comme dans de nombreux créoles (voir Holm [1988 : 161-2]), et elle est en concurrence avec le parfait standard avec l'auxiliaire HAVE, parfait qui existe aussi en BEV. Voici quelques exemples de cet emploi de DONE dans le roman d'Alice Walker :

I sure hope you done change your mind. (p. 9)  
 And God done fixed her. (p. 10)  
 He say, look like you done got yourself in trouble. (p. 30)  
 He say, your daddy done throwed you out. (p. 30)  
 And the Lord he done whip me little bit too. (p. 38)  
 [...] I done learned a few things. (p. 62)  
 The part where everybody done gone home but you. (p. 78)

Cet auxiliaire véhicule une signification complexe. Du point de vue temporel, il réfère à un événement antérieur au moment de l'énonciation, mais il ajoute une idée résultative. On constate que la forme DONE régit la catégorie participe II du verbe suivant de la séquence, même si cette catégorie est tantôt manifestée par un indice (DONE FIX+ED), ou tantôt non manifeste (DONE CHANGE+Ø). La forme DONE est apparemment figée, au point que certains y voient un adverbe (Labov 1972). Nous sommes en désaccord avec cette analyse. Considérons l'exemple suivant, extrait du roman de Ralph Ellison, *Invisible Man* :

Too much is done happen to me in too short a time.

Cet énoncé montre que la forme DONE peut en réalité être précédée d'un autre auxiliaire, qui sera selon les cas HAVE ou BE. Cet autre auxiliaire occupe en fait la première place de la séquence, et il est le seul à recevoir une catégorie temporelle, i.e. le présent ou le prétérit<sup>8</sup>. Ceci implique que lorsque DONE occupe *apparemment* la première place dans la séquence verbale, il occupe *en réalité* la seconde, après un élément Ø :

I sure hope you Ø done change your mind.  
And God Ø done fixed her.  
He say, your daddy Ø done throwed you out.

Cet élément Ø occupe la position normalement réservée au verbe qui reçoit la catégorie temporelle. Il alterne avec BE ou HAVE, qui régissent tous deux la catégorie participe II pour le verbe suivant, d'où la forme DONE, qui est un participe II. De nombreux exemples tirés des Slave Narratives<sup>9</sup> montrent qu'il y a plusieurs décennies, et certainement encore davantage au 19<sup>ème</sup> siècle, les séquences complètes, avec BE/HAVE + DONE + V, étaient plus fréquentes que de nos jours en BEV. Voici trois exemples :

All my brothers, sisters, mother and father is done gone.  
I had done quit drinkin' er mont' er so 'fore dat, but dey 'sists on hit,  
but I 'fuses.  
I had done helped my pa build it.

On observe que l'auxiliaire occupant la première position, que nous appellerons désormais la position temporelle, est en général BE au présent (sous la forme IS), et HAVE au prétérit (HAD). L'auxiliaire en position

<sup>8</sup> Nous considérons que les seules catégories grammaticales temporelles en anglais sont le présent et le prétérit. Les autres catégories du paradigme verbal, qui sont l'infinitif, le participe I (V+ING) et le participe II, sont des catégories non-temporelles.

<sup>9</sup> Les Slave Narratives sont une collection d'interviews d'anciens esclaves. Ces interviews datent des années 30, et font partie du Federal Writers' Project of the Works Progress Administration. Le texte a été étudié de façon détaillée par Schneider (1989), que nous pouvons citer ici (p.43) :

In 1934, Lawrence D. Reddick, a former student of Johnson, instigated the collection of about 25 interviews with ex-slaves in Indiana and Kentucky through the Federal Emergency Relief Administration (FERA), a labor organization established in connection with the New Deal. In 1935, the Federal Writers' Project (FWP) was founded as a branch of the Works Progress Administration (WPA), the successor of FERA.

Le texte donne une idée précise des propriétés structurelles du BEV au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle, dans la mesure où les informateurs étaient âgés au moment de l'enquête de soixante-dix ans ou plus.

temporelle exprime le temps, tandis que DONE exprime l'idée complémentaire (résultatif).

Du point de vue historique, on retrouve la trace des structures avec DONE dans les dialectes britanniques (Visser 1969 : 2209-10) et américains, et malgré la très grande fréquence de DONE dans les créoles, avec la valeur sémantique mentionnée plus haut, il est inutile d'y voir un résidu «africain», au moins en BEV. En effet, la fréquence d'un auxiliaire BE ou HAVE avant DONE dans les Slave Narratives est plus fréquente qu'en BEV moderne. Les séquences du type Ø + DONE + V sont donc à considérer comme dérivées historiquement des séquences dialectales complètes du type HAVE + DONE + V ou BE + DONE + V.

### 9. Les positions syntaxiques vides

Nous pouvons généraliser l'analyse avec Ø à d'autres séquences verbales, dont certaines ne comportent d'ailleurs qu'un seul verbe apparent. Ceci ne signifie pas que notre analyse est «abstraite», et qu'elle entraîne une prolifération de «zéros». En effet, il est facile de montrer qu'en général les formes verbales Ø, qui occupent normalement la première position de la séquence verbale, sont en quelque sorte récupérables à partir des éléments manifestes, non-nuls. Considérons les exemples suivants :

I Ø been with Mama so much, just me and her. (E. Gaines)  
We ought to Ø done this long ago. (R. Ellison)  
I Ø been watching you a long time. (R. Ellison)  
I don't know how long this Ø been going on. (A. Walker)  
It Ø been hurting me. (E. Gaines)

Dans tous ces énoncés, Ø a la même valeur que HAVE, et cet auxiliaire est récupérable, dans la mesure où il est le seul qui, dans ces contextes, pourrait être exprimé à la place de Ø. La possibilité d'un Ø a donc une motivation fonctionnelle, et contribue à l'économie du système. Il est certain que le remplacement de HAVE (par exemple) par Ø est grandement facilité par des facteurs d'ordre phonologique (faiblesse de HAVE non-accentué dans cette position, où il est souvent réduit au simple phonème /v/ quand il est exprimé; le même principe s'applique aux autres auxiliaires).

Nous avons vu plus haut les cas où Ø représente la copule :

He Ø busy right now.

Cette copule est facilement récupérable. Nous proposons la même analyse pour les énoncés avec copule invariante :

Sometime he Ø be busy.

Dans ce contexte, Ø signifie simplement que la position temporelle est laissée «vide», sans qu'on puisse postuler un quelconque élément verbal que l'on pourrait insérer à la place de Ø en BEV : la séquence Ø + BE exprime alors l'aspect itératif ou duratif avec la copule. Cette place est occupée par l'auxiliaire DO dans d'autres dialectes, notamment en anglo-irlandais (voir plus haut) :

I do be drunk.

Dans d'autres cas déjà étudiés, le Ø représente le modal WILL, comme dans cet exemple extrait de *The Color Purple* :

By time I git back from the well, the water Ø be warm. (p. 4)

A nouveau, le contexte ne laisse aucun doute sur la valeur sémantique de Ø, et l'auxiliaire «manquant» est récupérable.

La même analyse peut s'appliquer, dans le domaine morphologique, aux indices flexionnels verbaux, qui peuvent être insérés, ou être nuls (Ø). De nombreux exemples d'Alice Walker analysés plus haut illustrent ce point :

Last week after little Lucious come+Ø I hear+D them fussing. (p. 3)  
I sure hope you Ø done change+Ø your mind. (p. 9)  
And God Ø done fix+ED her. (p. 10)

## 10. Conclusion

Nous avons essayé de montrer dans ce travail que le Black English est une variété d'anglais, et non une autre langue, mais que cette variété ne se laisse pas analyser comme une distorsion de l'anglais standard. Nous avons exposé les différentes thèses qui s'opposent sur la genèse du Black English, en insistant sur la nécessité de distinguer d'une part la possibilité d'une origine créole ou semi-créole, et d'autre part la réflexion sur l'apport d'éventuelles langues de substrat. Nous tendons à penser que le Black English a une origine au moins semi-créole, mais qu'il est globalement inutile de postuler que des langues africaines, impossibles d'ailleurs à identifier avec certitude, auraient pu laisser des résidus en Black English.

Nous avons décrit un ensemble de traits caractéristiques, distinctifs ou non, de ce parler non-standard, et nous avons proposé une analyse des structures apparentes qui permette de mettre au jour le système sous-jacent. Il s'agit d'un dialecte qui illustre de manière particulièrement intéressante la question de la variation en anglais américain, et qui connaît lui-même une très grande variation, même intra-idioclectale. Nous avons étudié quelques aspects morphosyntaxiques de cette variation. Sur le plan morphologique, nous avons montré que plusieurs indices flexionnels sont insérés de façon facultative, et alternent avec Ø. De la même façon, sur le plan syntaxique,

plusieurs auxiliaires susceptibles d'occuper ce que nous avons appelé la position temporelle alternent avec Ø, mais sont récupérables grâce au contexte. Ce que nous appellerons l'hypothèse des «zéros» morphosyntaxiques, ou hypothèse des positions syntaxiques vides, rend compte de l'économie du système. Nous militons ici pour une interprétation grammaticale des formes nulles représentées dans nos exemples par Ø plutôt que pour des effacements phonologiques. La théorie «phonologiste» a en effet deux défauts : elle ne rend pas compte de toutes les données, et elle amène inévitablement ses partisans à considérer que les différences entre le Black English et l'anglais standard ne sont que des effets de surface, dans un cadre pandialectal. Nous pensons au contraire que l'approche qui s'impose est l'approche polydialectale. C'est cette approche plus réaliste que nous avons choisie.

Jean-Philippe WATBLED  
Université de Provence

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DILLARD, J.L., ed., (1975). *Perspectives on Black English*. The Hague, Paris : Mouton.
- FOLEY, W.A., (1986). *The Papuan Languages of New Guinea*, Cambridge: Cambridge University Press.
- HAGÈGE, C., (1985). *L'homme de paroles, contribution linguistique aux sciences humaines*. Paris : Fayard.
- HOLM, J., (1988). *Pidgins and Creoles, Volume I, Theory and Structure*. Cambridge : Cambridge University Press.
- HOLM, J., (1989). *Pidgins and Creoles, Volume II, Reference Survey*. Cambridge : Cambridge University Press.
- LABOV, W., (1972). *Language in the inner city: studies in the Black English Vernacular*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- MAYNOR, N. (1988). "Written Records of Spoken Language : How Reliable Are They ?" in Thomas, A.R. ed. (1988), pp.109-20.
- ROMAINE, S. (1988). *Pidgin and Creole Languages*. London, New York : Longman.

- SCHNEIDER, E.W., (1989). *American Earlier Black Language, Morphological and Syntactic Variables*. Tuscaloosa, London : The University of Alabama Press
- STEWART, W.A., (1975a). "Observations (1966) on the Problems of Defining Negro Dialect", in Dillard, J.L., ed., (1975) pp.57-64.
- STEWART, W.A., (1975b). "Sociolinguistic Factors in the History of American Negro Dialects" in Dillard, J.L., ed., (1975) pp.222-32.
- SUTCLIFFE, D., [with John Figueroa] (1992). *System in Black Language*. Clevedon, Philadelphia, Adelaide : Multilingual Matters Ltd.
- THOMAS, A.R., ed. (1988). *Methods in Dialectology*. Clevedon, Philadelphia : Multilingual Matters Ltd.
- TRUDGILL, P., & Hannah, J. (1985). *International English, A Guide to Varieties of Standard English*. London : Arnold.
- TRUDGILL, P., (1974). *Sociolinguistics, an Introduction*. Harmondsworth, Middlesex, England : Penguin Books.
- VALDMAN, A., (1978). *Le créole: structure, statut et origine*. Paris : Klincksieck.
- VISSER, F.Th., (1969). *An Historical Syntax of the English Language*. Part 3. Leiden : E.J. Brill.